

D' SAGOT

Professeur d'Histoire naturelle à l'Ecole normale spéciale de Cluny.

---

DE

# LA CHASSE

ET DE

# LA PÊCHE

A LA

**G U Y A N E**

---

CLUNY

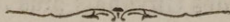
IMPRIMERIE J.-M. DEMOULE, PLACE DE L'HOPITAL

---

1873.



## DE LA CHASSE ET DE LA PÊCHE



L'homme ne demande pas son alimentation animale seulement à l'élève des animaux domestiques. Les animaux sauvages, dans les pays peu peuplés et partout, sur les côtes, les poissons de la mer fournissent à sa nourriture. Il ne peut entrer dans mon plan de parler avec quelques détails de la chasse et de la pêche à la Guyane, mais je dois en dire quelques mots. Dans les localités écartées, l'habitant y trouve d'utiles ressources. Le poisson frais entre pour une part importante dans l'alimentation de la colonie, et il est facile de voir que l'organisation d'une pêche régulière, active et bien conduite serait d'un très-grand intérêt pour l'amélioration de l'alimentation publique et les progrès de l'agriculture.

*De la Chasse.* — La Guyane est assez riche en gros gibier et en oiseaux, moins toutefois que ne l'est l'Afrique sous les mêmes parallèles et surtout sous les latitudes un peu éloignées de l'équateur. Cependant telle est la difficulté de parcourir le pays, d'apercevoir et de poursuivre les animaux dans l'épaisseur des forêts, où le sol est toujours par places marécageux, que la chasse ne peut pas fournir à l'alimentation des ressources importantes et assurées.

Parmi les mammifères qui forment le gibier du pays, on doit citer plusieurs sortes de daims, qu'on appelle à Cayenne biches; deux sortes de cochons sauvages de petite taille qui vivent en troupe dans les forêts, le pakira et le cochon marron; le maipouri ou tapir, gros animal dont le volume égale celui d'une vache; le capiaï, espèce de rongeur semi-aquatique, de la grosseur d'un petit cochon; l'agouti, qui



rappelle un peu le lièvre; le paque, autre rongeur de petite taille, dont la chair est très-délicate. Enfin on ne dédaigne pas les singes, dont trois ou quatre espèces sont de taille moyenne. On recherche encore les tatous, qui, sous leur épaisse cuirasse, offrent une chair blanche et de bon goût.

Il serait trop long de parler des mœurs de ces différents animaux. Je laisse à des Guyanais plus instruits que moi sur ces questions le soin d'en traiter. Un opuscule sur ce sujet serait certainement de nature à intéresser le lecteur, et l'histoire naturelle pourrait y trouver d'utiles documents.

La poursuite du gibier étant fort difficile dans les forêts, le chasseur tue le plus souvent les bêtes à l'affût, ou tout au moins en arrivant sur elles à l'improviste et sans bruit. Les champs de manioc enclavés dans les bois, où les bêtes viennent chercher pâture, sont très-propres à fournir un poste d'affût, et le chasseur qui a observé les traces de leur passage, vient les y guetter, soit à la chute du jour, soit pendant la nuit. Les nègres dressent souvent à cet effet un petit échaffaudage contre un tronc d'arbre resté debout; montés dessus, ils dominent le champ et sont mieux à même de voir les animaux entre les branches du manioc. Ce genre de chasse demande surtout une stoïque patience contre la piqure des maringouins. Dans le haut des rivières on peut encore se mettre à l'affût avec grandes chances de succès, en plein jour, auprès de bassins d'eau où le gibier vient se désaltérer.

Souvent le chasseur s'engage seul et sans direction préméditée dans la forêt. Il marche lentement et sans bruit, le fusil sur l'épaule, l'oreille attentive. Il surprend ainsi les animaux et les tire à l'improviste. On est guidé dans cette chasse par les cris des animaux et le bruit de leurs pas. On a encore le soin de visiter les arbres chargés de fruits, notamment les palmiers comon patavoua et maripa. Il faut bien prendre garde de s'égarer en chassant de cette manière. Souvent, au lieu de s'engager immédiatement dans la forêt, on suit en canot une rivière ou une crique navigable, qui forment dans le bois une sorte d'allée naturelle. Quelquefois

on a l'occasion de tirer du canot même; plus souvent, averti du voisinage du gibier par un cri ou des bruits qu'il faut connaître, on met pied à terre et, en s'avancant avec précaution et en silence, on parvient à le surprendre et à le tirer.

Il n'y aurait rien que de très-praticable à organiser des traques comme on le fait en Europe et à rabattre les bêtes sur une ligne de tireurs postés à l'avance. Mais il faudrait employer à cela pas mal de monde.

Quoique la poursuite du gibier soit rendue difficile par la nature des lieux, elle n'est cependant pas impossible. Les chiens suivent la piste du gibier; indiquent par leurs aboiements sa marche et le rabattent sur le chasseur, qui suit la chasse autant qu'il peut et se poste là où il pense que la bête pourra passer. Quand on chasse près d'une rivière, c'est souvent sur un canot léger que l'on suit les chiens.

Quoique le climat énervant de la Guyane fatigue un peu la constitution du chien, c'est encore un des animaux qui se prêtent le mieux à le supporter. On peut, avec des soins et une nourriture convenable, y entretenir des chiens courants en bon état et en perpétuer la race. Toutefois ils ont moins de vigueur qu'en France et ne durent pas aussi longtemps. On en perd de temps en temps d'accident et de maladie. Les tigres (jaguars) en tuent quelques-uns. Il faut prendre garde de ne pas les faire chasser dans des bois où les nègres aient élevé des trappes. Les chiens mal entretenus dégénèrent promptement; en quelques générations ils perdent de leur taille, deviennent maigres et grêles, et ne sont plus propres à la chasse. Un propriétaire qui aura le goût de la chasse, pourra la rendre plus facile et plus fructueuse en perçant quelques allées tracées méthodiquement dans la forêt, en entretenant des sentiers, et dressant un plan sommaire du pays qui l'entoure, dans un rayon de deux ou trois lieues. C'est le moyen de chasser avec fruit et sans risque de s'égarer.

On se sert encore de pièges et particulièrement de trappes. Ce sont de grosses pièces de bois, élevées et soutenues en



équilibre instable. L'animal qui passe dessous détruit cet équilibre, les fait tomber et est écrasé par leur chute. On en dispose en alignement un certain nombre, et d'une trappe à l'autre on établit une sorte de haie artificielle, en piquant en terre des branches d'arbre, en sorte que le gibier, ne trouvant de passage libre que sous le piège, s'y engage. On pourrait encore l'attirer sous la pièce de bois par un appât. On établit les trappes aux lieux où l'on sait que les bêtes aiment à passer, et on les développe en ligne d'une certaine longueur. Ce sont surtout les noirs qui aiment à dresser ces pièges. Il est possible que dans certaines localités cette manière de chasser soit fructueuse, mais en beaucoup d'endroits elle l'est peu, et elle entraîne beaucoup de perte de temps, d'abord pour dresser les pièges, ensuite pour les visiter régulièrement tous les jours ou tous les deux jours.

La biche se chasse à l'affût ou au chien courant. Poursuivie par le chien, elle se jette volontiers à l'eau; aussi la chasse-t-on facilement au bord des grandes rivières, en faisant garder la rivière par une suite de pirogues portant des chasseurs et lançant les chiens dans la forêt riveraine. Elle ne peut pas courir longtemps et perd promptement haleine.

L'agouti se chasse à l'affût et au chien. On le surprend volontiers au pied d'arbres en fruits, dont il mange les graines.

Les cochons sauvages vivent en troupes et exécutent, sans presser leur marche, de longues pérégrinations dans les forêts. On reconnaît leur passage aux herbes des bords des criques fraîchement fouillées et pâturées, dans la forêt à l'empreinte des pas et aux débris de plantes cassées et mangées par eux. On est averti de leur voisinage par le bruit de leurs dents qu'ils font claquer sans cesse et par leurs grognements..

Le pakira est le pécari des naturalistes, le cochon marron est le porc domestique revenu à l'état sauvage et fort diminué de taille par l'effet énervant du climat.

Le chasseur surprend la troupe et fait aisément une ou plusieurs victimes. Quelquefois on les voit traverser une

rivière à la nage; en les poursuivant en canot on en prend un grand nombre. On en tue aussi avec les trappes. C'est surtout à l'ouverture de l'été et pendant la saison sèche qu'on les rencontre dans les bois peu éloignés de la côte. Pendant les grandes pluies ils habitent plus volontiers les terres hautes de l'intérieur.

Il y a beaucoup de *capiaï*, mais il n'est pas facile de les atteindre. Ils plongent sous l'eau et vont très-loin avant de reparaitre à la surface. En outre ce sont des animaux plus nocturnes que diurnes.

La Guyane est plus riche en oiseaux qu'en mammifères. Les forêts renferment beaucoup de beaux oiseaux de chasse. La difficulté de les apercevoir et de les tirer, au travers d'un épais feuillage et sur la cime élevée des grands arbres où ils se perchent, est le grave obstacle qui empêche le chasseur de les tuer aisément. En général, on est averti de la présence des oiseaux par la vue, quand on les aperçoit perchés ou volants, ou par l'ouïe quand on entend leur cri, qui est ordinairement sonore et facile à reconnaître; on ne pourrait pas se servir comme en Europe des chiens d'arrêt pour les découvrir. La plus agréable manière de les chasser est de remonter en pirogue au point du jour les criques peu fréquentées ou le haut des rivières; on en trouve de perchés sur les arbres de la rive.

Les plus beaux oiseaux de chasse sont: dans la famille des gallinacées, le Hoco (*crax*), que l'on peut voir vivant dans les ménageries d'Europe et qui a à peu près la taille d'un dindon; le Marai (*penelope marail*); l'Agami (*psophia*); les perdrix d'Amérique colins; le Paraqua (sorte de faisan), des tourterelles de petite taille. Dans l'ordre des grimpeurs, les toucans (*ramphastes*); les perroquets et les aras. Dans les palmipèdes, de très-gros canards sauvages à plumage noir orné de reflets brillants; des sarcelles; une grosse espèce de plongeon. Dans les échassiers, l'ibis rouge, dite vulgairement dans la colonie flamant; le Héron Onouré; l'Aigrette; le toyouyou (*mycteria americana*).



En général, on tire à la chasse les oiseaux perchés, mais on les tire d'extrêmement loin. Cependant, dans les lieux découverts, les savanes, les marais, on peut avoir l'occasion de les tirer au vol.

L'énumération du gibier ne s'arrête pas en Amérique aux bêtes à poil et à plumes; on y comprend encore plusieurs reptiles, des ordres des sauriens et des chéloniens. Les tortues terrestre et marine, diverses sortes de gros lézards et d'iguanes, sont justement recherchées, et les nègres ne dédaignent nullement les caïmans dont la chair est blanche, mais dure et un peu musquée.

Les tortues de mer sont une ressource intéressante pour les populations du littoral. On les guette quand elles viennent à terre pour pondre leurs œufs dans le sable, et, en les retournant sur le dos, on les met dans l'impossibilité de fuir. Elles sont très-grosses et leur chair est de bon goût. On en prend ainsi beaucoup à Kourou, Sinnamary et Organa. On va encore à la recherche de leurs œufs, qu'elles pondent en grand nombre dans le sable de la plage; on reconnaît à certains signes la place où ils ont été déposés et on les déterre.

Il y a des lézards qu'on tue sur les arbres, où ils grimpent et se tiennent habituellement. Il y en a d'autres qu'on poursuit dans leur terrier, la bêche à la main, dans les sables des bords des rivières.

La chasse est en résumé à la Guyane, pour toute autre classe de population que pour les Indiens indigènes, plutôt une agréable distraction qu'une industrie utile et une ressource importante d'alimentation. On peut, après le travail agricole fait, y donner quelques heures de passe-temps, et même de loin en loin y consacrer quelques journées, mais ce serait une grave erreur économique que de lui accorder plus d'importance qu'elle ne le mérite. Tout compte fait, le gibier qu'on va tuer dans les bois revient plus cher que la viande des animaux domestiques, quand on sait élever ceux-ci avec intelligence et économie. Quand un centre de population, tant soit peu important s'est constitué, le gibier diminue promptement.



ment à son voisinage, et il faut aller assez loin pour le trouver en abondance. Ceux qui, dans ces conditions, persistent à vouloir chasser souvent, perdent un temps énorme.

*De la Pêche.* — La pêche, la pêche maritime du moins, offre à l'alimentation des ressources bien plus assurées et bien plus considérables que la chasse. On estimait, en 1838, qu'il était consommé annuellement, à la Guyane, environ un million de kilos de poisson frais. Je ne pense pas que la pêche aujourd'hui produise autant, parce qu'elle a décliné, comme toutes les branches d'agriculture et d'industrie. Il est certain cependant que, si elle était pratiquée avec méthode, avec suite, et avec un bon matériel, elle produirait beaucoup plus. Les eaux de la Guyane, sans être aussi poissonneuses que celles de la côte d'Afrique, sont néanmoins riches, et si les diverses sortes de poisson qu'on y prend ne sont pas tous aussi agréables et aussi délicats, tous sont pourtant d'un bon et utile usage.

Les plus grandes difficultés que trouve à se développer cette industrie, sont: la prompte détérioration du matériel, barques et filets surtout, conséquence naturelle de la chaleur et de l'humidité excessive du pays; l'embarras de vendre immédiatement le poisson frais; les dépenses qu'entraînent sa salaison et sa dessiccation avec des installations presque toujours insuffisantes; la difficulté de former et de garder des aides-pêcheurs expérimentés, actifs et soigneux. Sur les côtes d'Europe, la pêche est généralement pratiquée par une classe moyenne, douée d'assez d'aisance pour pouvoir réunir un matériel suffisant, assez fidèle cependant aux habitudes de vie simple et laborieuse pour affronter les fatigues et les privations, allier les habitudes de culture avec celles de pêche, et réaliser ainsi cette économie d'existence, qui permet d'aimer et de pratiquer une industrie médiocrement lucrative. On chercherait vainement, à la Guyane, les éléments d'une pareille population. Les Européens pourraient difficilement exercer un métier qui exige tour à tour de veiller des nuits entières et de supporter pendant le jour le poids accablant du

soleil. Des noirs qui s'établiront pêcheurs ne pourront pas réunir un matériel suffisant, ni procéder avec le concours intelligent et dévoué de plusieurs aides; ce qui est nécessaire pour bien réussir. Ils en arriveront toujours à travailler individuellement avec une pirogue et de petits ustensiles, conditions dans lesquelles il devient impossible d'arriver à de grands résultats. Ils ne pourront même pas pêcher dans la saison des pluies, parce qu'alors le poisson s'éloignant au large ne peut être pris que plus avant en mer, là où ne peuvent s'aventurer de petites embarcations. Ce serait plutôt parmi les habitants de couleur et plutôt encore parmi les brésiliens du Para, pour la plupart indiens ou métis indiens, qui s'établissent quelquefois à la Guyane, qu'on trouverait des hommes capables d'organiser et de bien conduire une pêche régulière.

On divise, dans l'usage domestique, les poissons de mer de la colonie en poissons à écaille, plus fins et plus recherchés, estimés à une valeur vénale un peu plus que double, et les poissons à limon, plus communs et moins délicats. On paie actuellement à Cayenne les premiers 0 fr. 50 le demi kilo et les seconds 0 fr. 20.

C'est pendant la sécheresse que les eaux salées, s'approchant de la côte et remontant avec la marée plus haut dans les rivières, la pêche est plus abondante et plus facile. Cette saison est également la plus favorable pour la préparation du poisson séché; malheureusement elle est aussi la saison des défrichements et il incombe sur elle une telle quantité de travaux urgents qu'il est impossible d'y suffire à tout.

Il ne saurait convenir à un livre d'agriculture d'entrer dans des détails sur la pêche de mer. Elle se pratique à la Guyane suivant des procédés analogues à ceux qu'on emploie partout ailleurs. Le poisson se groupe là surtout où il trouve plus à manger et où en même temps la clarté et le degré de salure de l'eau conviennent à son tempéramment. Il y a des espèces qui ne redoutent nullement les eaux troubles et vaseuses, d'autres n'aiment que des eaux marines limpides. La saison



du frai modifie les habitudes du poisson; elle arrive à la Guyane, je crois, pendant la sécheresse et au premier retour des pluies. Les bancs de vase, plus ou moins rapprochés de la plage, sont l'habitation préférée de beaucoup de sortes de poissons.

La pêche des rivières, non plus que la chasse, n'offre pas généralement de telles ressources qu'on puisse attendre d'elle d'importants résultats, et lui accorder utilement plus de temps que quelques moments de loisirs. Les Indiens, qui sont plus chasseurs et pêcheurs qu'agriculteurs, la pratiquent avec une perfection qui leur est propre, mais il n'est pas donné à d'autres de faire comme eux. Le fond de la plupart des rivières et des criques est le plus souvent trop creux, trop inégal, trop hérissé de troncs d'arbres envasés, ou dans le haut de leur cours de roches, pour qu'on puisse y pêcher au filet. La pêche à la ligne donne ordinairement des produits faibles et incertains, et exige la plupart du temps des tournées de nuit. La pêche à la flèche n'est bien pratiquée que par les Indiens, qui ont le sens de la vue d'une sensibilité parfaite.

La pêche à l'enivrage ou au poison se pratique avec assez de succès en été, époque où les eaux sont basses et où le poisson remonte dans les criques. On jette dans les criques les plantes enivrantes cotnuses et pilées, on les mêle à l'eau, le poisson, subissant une action narcotique, vient flotter à la surface, et on le prend à la main. On se sert à cet effet de plusieurs plantes bien connues dans la colonie, le sinapou (*tephrosia toxicaria*), le conami (*clibadium surinamense*), le conami indien (*euphorbia cotinoides* et *phyllanthus conami*), la liane nicou (*lonchocarpus nicou*). On jette en général le poison dans le haut des criques; il se mêle à l'eau et coule avec elle; on recueille le poisson enivré à l'embouchure de la crique ou sur son parcours.

On peut encore profiter du sommeil du poisson pour le prendre la nuit au flambeau.

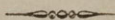
Lorsque la sécheresse a fait baisser les eaux qui s'accu- mulent dans les parties déclives des savanes, on y trouve le poisson accumulé dans des creux et dans de petites flaques d'eau, et on le prend à la main sans difficulté.



On fait encore à cette saison de bonnes pêches en fermant de petits cours d'eau par de petits barrages de baguettes et de pieux légers.

Autour des sauts et dans tout le haut des rivières, la pêche est plus facile et plus abondante que plus bas. L'eau plus claire et moins profonde permet de voir le poisson ; le fond souvent égal, sableux ou graveleux sur une assez grande surface, en aval des rochers, permet de se servir d'engins qu'on ne saurait employer ailleurs.

Sur la côte, dans les vases marines, on trouve des crabes en abondance.



**POISSONS LES PLUS COMMUNS DE LA GUYANE**

En mer	}	Machoiran blanc... <i>silure</i> .
		Machoiran jaune... <i>silure</i> .
		Vieille.
		Mulet.
		Raie.
		Requin.
		Marteau.
En mer au large	}	Gros yeux.
		Parassi.
		Bonite.
En rivière et étangs	}	Dorade.
		Poisson volant.
		Aimara.
		Moroco.
		Pacou.
		Piraie.
		Patagale.
		Palica.
Atipa ou cuirassier.		
Anguille tremblante ( <i>gymnote électrique</i> ).		
Carpe.		

**NOTES**

*Plantes employées dans différents pays pour enivrer le poisson.*

Diverses plantes de la famille des ménispermacées. Notamment la coque du levant, vulg. *cocculus indicus*.

Plusieurs espèces de légumineuses. *Barbiera polyphylla*, *tephrosia toxicaria*, *piscidia erythrina*, *Lonchocarpus nicou*, *cassia hirsuta*.

Des plantes de familles diverses. *Clibadium surinamense*, *Ictyothere cunabi*, *Barringtonia*, *Jacquinia armillaris* vulg. *barbasco*.









